

## BERNARD BELLUC ET LE PAYS DE L'OBJECTOTHERAPIE

### Quelques repères chronologiques :

1949 : naissance de Bernard Belluc à Montpellier.

1991 : création avec Hervé Di Rosa de l'Association de l'Art Modeste

En 1996 : tournage à son domicile du court métrage *l'Art Modeste*. Réalisation Jean-Pierre Vedel, coproduction INA-Canal+.

En 1997 : rencontre avec Pierre-Jean GALDIN, conservateur du Musée de Blois, naissance de la première exposition « Art Modeste », préfiguration du futur musée.

En 1998, le Musée de Villeneuve d'Ascq accueille dans sa manifestation intitulée « l'Envers du Décor », les installations L'œil de l'histoire et la Fusée porteuse.

2000 : ouverture du MIAM

### L'objectothérapie

Janvier-février 81, j'étais sur le point d'achever la rédaction d'un manuscrit confidentiel que je comptais illustrer par des collages montages faits à partir d'objets photographiés. Me couchant à l'aube, en ces mois d'hiver, mes heures au soleil avaient la durée des jours esquimaux.

*Vertige de l'amour* d'Alain Bashung sur le phono, zizique circulaire planante me faisait prendre le manège de l'écriture. Devant mes yeux se pavanait une pin-up cellulo montée sur ressort. Il suffisait d'un léger coup de doigt pour la lancer et la poupette balançait toute la nuit sous mon pif, des heures et des heures, son popotin dans un mouvement métronome qui rythmait la cadence de mon récit. Cet objet fantaisie provenait du monstrueux marché aux puces de Montpellier. Réfractaire à tout examen et n'ayant toujours pas mon permis de conduire, je m'y rendais en mob' à 5 heures du mat', qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, qu'il crève. Il y avait un tel déballage de bronzes, régules, de vaisseliers Henri II, de cuivres, ferrailles, pendulettes, un tel volume de brocante bien classiques, que les chineurs dans la grande majorité très conventionnels me foutaient une paix de Dieu. Avec une boulimie d'achat à assouvir, argenté juste ce qu'il faut (la difficulté aide à l'imagination), je venais de découvrir le vrai trésor. La brocante, c'est « marronnasse », « grossasse » et au travers de ce fumé uniforme clignotais des points de couleur, tant de couleurs à mettre à la touche et à emporter, de matières diverses à assembler, à faire parler : l'alimentaire, le papier, le carton, le lainage, la bonneterie... Le trottoir des Puces fourmillait de menus objets 1950-60, pépites d'or qui pétillaient sur le carreau. Influencé par mon métier sculpteur, depuis 75 déjà, je dégoutais parmi les rossignols des vieux stocks de magasin les petites figurines en plastoc de mon enfance, de ce temps où enfant isolé par un insurmontable bégaiement, dyslexique, gaucher contrarié, la totale...je parlais couramment devant ces petits sujets en improvisant des scénarios et d'interminable monologues.

Puisque j'étais voué comme tout un chacun à crever, à défaut de mon âme c'est la mémoire intime de ma génération que j'allais m'appliquer à rendre immortelle. Ah quel éjaculat, inexprimable jubilation ; je venais en quelque sorte de trouver une faille pour baiser la mort ou du moins pour reculer les frontières. Par quel moyen, voilà ! Ma visite au Musée... Carnavalet et à Beaubourg quelques années auparavant avait germé et mûri. J'entrevois alors que cette masse d'objets accumulés aboutirait inmanquablement à la naissance d'un lieu d'exposition, d'un musée... Une vraie course contre le temps, la culture du quotidien et du contemporain au vivant pour les vivants. J'étagais, amalgamais, structurais des univers dans les réduits et recoins de ma demeure, je sculptais par les effets d'ombre et de lumière les reliefs de mes tableaux en 3D afin de réaliser le prototype de ce lieu idéal dont je rêvais. Le plastoc c'est flash à la lumière.

Des gens il en venait, me permettant de tester et parmi eux Hervé Di Rosa dont la rencontre fut déterminante. D'autres personnes psychologiquement fragiles n'en sortait pas entières et je conclu qu'il y avait matière à gratter pour un psy défricheur, une nouvelle terre à explorer, le pays de l'objectothérapie. Un territoire où la vue de l'objet déclencheur

surenchérie par un effet d'overdose (suscité par la profusion de la matière rassemblée) et liée à des affects

traumatiques pourrait par un retour violent renvoyer à des représentations refoulées et par conséquent aider le sujet dans son travail de recherche. Pour ma part il semblait qu'à l'égard des objets j'étais parvenu à un compromis dans la mesure où j'en étais devenu maître : je les choisissais, les mettais en scène comme bon me semblait, en quelque sorte j'étais arrivé peu à peu à me protéger d'eux.

D'ailleurs j'avais conscience depuis longtemps qu'il m'importait peu de posséder l'objet lié directement à mon vécu, comme ce put être le cas dans les premiers temps de ma quête. Il me fallait de la diversité et du nombre, une palette de choix de matériaux me donnant une grande liberté dans l'exécution de mes assemblages, je me fixais d'arriver au chiffre de 100 000, un tout rond. Et à partir de cette période j'étendais également mes recherches et collectes sur l'objet du présent glané sur le caniveau et tombé des poubelles. Néanmoins les Pucés restèrent la source inépuisable, le ruisseau qui fait le grand fleuve.

La grosse musette n'y suffisant plus, à ces pêches du dimanche d'une abondance miraculeuse, les titoilles se prenant aux mailles de mes doigts, s'enfouissaient sur le champ dans des sacs Casino que j'enfilais au guidon de ma mob', à l'heure du départ. A propos de départ, j'avais un jour quitté le marché avec en plus de mon chargement habituel, une table basse d'apéro formica en forme de palette de peintre mise à cheval sur un réservoir, un shako de majorette à poils synthétiques blancs, suspendu par les jugulaires au rétroviseur, une pile de *Paris-Match* sur le porte-bagages et une gigantesque poupée de foire de 1,20m qu'une aimable personne avait bien voulu me ficeler dans le dos, faute de pouvoir la caser ailleurs.

Pour démarrer, il fallut qu'on me pousse. Mon deux-roues penchait de droite, de gauche. Attention ! Attention ne coupez pas mon élan ! D'un regard amusé la foule s'écartait, des gosses irrespectueux, un chien mobile me couraient derrière. Et moi qui voulais passer incognito par peur de donner l'éveil sur le fruit de mes chasses et pêches. Enfin ! J'avais décollé, l'air frais de la vitesse essuyait mes sueurs créées par toutes ces émotions et par l'épaisseur de ma chaude canadienne portée hiver comme été. La route défilait à petite allure certes, mais j'avançais et le principal consistait surtout à ne pas s'arrêter car il y aurait des problèmes à démarrer. Hantise des bouchons, des passages piétons, des croisements, des carrefours, des feux rouges. Et voilà que trois bornes plus loin, catastrophe, je crevai à l'arrière en zigzaguant sur 100 mètres et en plein centre de Castelnau-le-lez, dimanche, 11 heures, sortie d'église. Un ami passant par là, en auto avec sa famille, entre deux feux et arrêté en double file, sort son appareil photo, j'avais envie de tout sauf de sourire au petit oiseau. Evidemment pas de pompe à vélo. En quête de cet indispensable outil, je vais à pied, au hasard, sonner aux portes avec toujours ligotée dans les reins, ma fameuse poupée dont je ne pouvais me débarrasser, les nœuds de serrage étant hors de portée de mains. Personne ne voulait m'ouvrir. Derrière une fenêtre un couple de personnes âgées, du doigt me faisait des signes négatifs, répondant ainsi à mes mimiques de sourd et muet exprimant le désarroi d'un mec qui veut décrire par signes une pompe à bicyclette, et qu'on peut sans avoir spécialement l'esprit mal tourné assimiler à des gestes obscènes de malade, le tout appuyé par la présence de cet objet insolite dans le dos. Un bonhomme qui lavait sa bagnole me sauve la vie, dans son garage je trouve mon bonheur. Pouf, pouf, regonflé, il me pousse et me voilà reparti château branlant, avec la table d'apéro entre les pattes et tout le barda. Trois kilomètres plus loin, touffouff touff, pff...

A nouveau à plat. En rase campagne paradoxalement c'est plus facile. Je me dis, c'est dimanche le jour des cyclistes et je lève la main au premier qui passe. Il freine net. Bien vu, c'est la solidarité de la Grande Amicale des deux roues, lui-même me fout un grand coup de pompe, me pousse et en avant. Quelques bornes plus loin, Bèb crevait pour la troisième fois.

Né sous le signe du buffle je me souviens un 11 juin 49 être tombé de la lune, mon astre, et prématurément venu sur terre 2 mois avant terme par une césarienne, la fontanelle en caoutchouc remodelé à la louche, lapin écorché recouvert de poils de partout.

Agrippé à maman, loin de papa le père absent que je ne voyais pas beaucoup, je me souviens et pour longtemps encore de son premier et unique cadeau, un buste de plâtre jaune représentant un bonhomme coiffé d'un drôle de petit chapeau et appelé d'un tout aussi drôle de nom, Popoléon.

Je me souviens de la fromagerie de Pépé, des roues géantes de gruyère me dépassant d'une tête et de l'odeur sucrée et chaude de langues de chat et madeleines de la biscuiterie de grand-père Belluc.

Je me souviens de A à Z de l'âne en salopette et du zèbre en pyjama mais rien de l'alphabet. Les visites médicales à l'école, les blouses blanches, blouses grises, les lignes et les coups de règle sur les doigts pour m'apprendre à écrire de la main droite. Ancien grand bégayeur il me revient les crises de fou rire des camarades, de l'angoisse de finir dans la classe des innocents, les leçons d'orthophonie, les rendez-vous chez le pédopsychiatre, les séances de magnétisme chez une vieille indienne, les voyages à Lourdes et les statuettes de la Sainte Vierge vendues dans les pharmacies et les boucheries. Je me souviens que pour parler je disais tout, en chantant ou bien en détachant d'une voie de robot les syllabes cadencées au battement d'un invisible métronome niché au fond de mon crâne.

Je me souviens de la paléolithique pâte à modeler, des jeux d'osselets, des aurores blafardes se réfléchissant sur les pavés anthracites luisants et gras du boulevard de Strasbourg, de l'énorme réservoir de l'usine à gaz du quartier St François, des vaches rue Louis Figuiet aujourd'hui centre ville, du Maréchal Ferrant avenue de Toulouse, du piaro, de l'aiguiser de couteaux de la Place Carnot. J'ai vu le XIXème siècle. La droguerie du marché du haut, les balais pendus en devanture, tête de mort, mort aux rats, visage de la lune, cirage l'Eclipse et vermifuge ; Peur de la sorcière ! Peur du charbonnier !

Je me souviens des jeudis pluvieux, allongé sur le carrelage froid de ma chambre, à m'amuser avec mes petits cow-boys et indiens, en me retenant de faire pipi et en tenant d'interminables monologues, ma seule occasion de parler couramment.

Je me souviens des grandes vacances, des limonades au Relais Bleu, de la mer et ses blancs moutons Starlux, du bruissement des rideaux faits de capsules de soda. Pschitt orange, Mr Citron, le teckel de ma tante la Générale. Je me souviens des bonbecs de l'épicerie de l'angle, de la bouille bonace du gros moine sur les boîtes de calendo et de la bille noire toute aussi sympa de Mr Banania, de Jean Ferrat et sa mer qui n'arrêtait pas de rouler ses galets, des éléphants roses de papa et du gros cafard. Je me souviens des sous-bois tissés au point de canevass, de la biche Vallauris et du chevalier Ajax et de cette chanson douce...

Je ne me souviens pas de *Mona Lisa* ni des *Demoiselles d'Avignon*, je me souviens des pin-up du magazine *Détective*, des couvertures de Mademoiselle Age Tendre, du bleu marine des filles de Notre Dame de la Merci, du ciné noir et blanc menthe réglisse, du panier de l'ouvreuse, des Dix Commandements, Spartacus, Maciste, Hercule, du rouge technicolor.

Je me souviens des petits soldats de la Grande Armée, des petites et grandes lessives, de mon aube blancheur Persil et de mes chaussettes noires sauvages 100 % nylon 100 % rock, Palais des Sports 300 fauteuils cassés, printemps 61 la Révolution, chemises à pois, mocassins blancs, les Pieds Noirs, Tutti Frutti, petits illustrés Météor vendus au Tabac du coin et avec le Certif la mob. 68 les pannes d'essences, Saïgon sous les bombes, la bande de jerkers des boums à la Tuilerie de Massane dans une grange à pinard chez Joseph Delteil, mes ébats avec ma future dans le poulailler du poète. 69 la lune, champignon atomique monokini, je me souviens de la face cachée, de la porte ouverte sur la forêt interdite, l'île de King Kong.

Je me souviens de ma visite dans la loge d'Eddy lors d'une première à l'Olympia, torse nu, le corps de l'idole pailleté de taches de rousseur, ses yeux dans le miroir et sa main manucurée courte et fine comme celle du Capitaine Crochet.

Je me souviens des 11 lumières vues au-dessus du Pic St Loup, je me souviens des chrétiens jetés aux lions, je me souviens par une après-midi maussade d'un ciel gris, maman assise sur la banquette arrière de la voiture fredonnant l'âme des poètes, un portail rouillé et une plaque émaillée : ICI DEPOT DE GAZ.

Je me souviens de la nostalgie.  
Et la voix d'Albert !...